

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Chronique du collège

Dans *L'Eveil (Echos de Saint-Maurice)*, 1911, tome 13, p. 349-352

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Chronique du Collège

La Rentrée

Les temps étaient accomplis, la trame filée ; la Parque impitoyable fit son œuvre.

Douces vacances, adieu ! Parents bien-aimés, amis, toit paternel, adieu ! Le cœur brisé nous vous quittons ; l'au revoir est si lointain !

Et, des bords riants du lac d'azur, au village alpestre, voisin de la demeure de l'aigle ; de la foule bruyante de la ville, au tranquille séjour de la vallée, le collégien fait son « baluchon. » Un dernier baiser, un dernier adieu, qui se perd dans un tourbillon de vapeur, ou le carillon des grelots, et le train ou la voiture emporte au loin le volontaire.

Revoilà donc la terre d'Agaune ! ses sévères rochers menaçants ; sa Dent du Midi, toujours si belle, si imposante, d'une majesté toujours nouvelle ; ses forts, aux redoutables gueules d'acier ; son Rhône impétueux. Revoilà l'antique Abbaye quatorze fois séculaire ; son massif clocher de pierre ; ses immenses et sombres corridors ! Revoilà tous ses bons chanoines, religieux au cœur d'or, professeurs éminents, au dévouement grand comme leur zèle.

Puis, voici la Grande Armée, avec armes et bagages, qui prend possession de ses cantonnements. Les plus vieux, vétérans déjà, physiciens et philosophes, chargés d'ans et de gravité, y coudoyant les jeunes bleus, conscrits de la dernière levée.

Ah ! qu'il fait bon ! qu'il fait bon se revoir ! Et ce ne sont que saluts enthousiasmés, chaudes poignées de mains. Ah ! qu'il fait bon se revoir, entre vieux compagnons d'armes !

Et chacun de redire dans le fond de son cœur :

C'est le nid, un moment quitté,
Le nid doux et sûr, où tout nous protège,
C'est le nid un moment quitté,
Mais où l'on revient chercher la gaîté !

La gaîté... oui, mais aussi, le travail ! Le moment est revenu de démarrer tous les vieux bouquins. *Dura lex, sed lex!*

La séance d'ouverture est présidée par notre cher et bon M. le Préfet, tout rajeuni de se retrouver au milieu de cette exubérante jeunesse ; et il déclare l'année scolaire commencée. Les classes se remplissent aussitôt.

Remarquons en passant, pour le plus grand honneur de notre collègue, le nombre superbe d'élèves des premières classes : 16 physiciens, 16 philosophes, 22 rhétoriciens ! N'est-ce pas là une preuve de premier choix de l'excellence de notre établissement !

Le travail enrayé, les jeux viennent à leur tour. La Grande-Allée, laissée presque déserte depuis plus de deux mois, endormie au pied de son rocher, sous les ombrages touffus de ses platanes, reprend son entrain, sa gaîté, son effervescence des meilleurs jours d'antan. Le ballon retrouve son empire. Les Footballistes, sans trêve ni merci, par tous les temps, choutent, sifflent, chargent, tamponnent, dérapent, dans tous sens, envers et contre tous, sans le moindre souci du pauvre promeneur qui fait ses cent pas et recommande son âme à Dieu, en pestant contre cette invasion d'acrobates à la fine mode.

Et Pierre, l'ex-philo, aux besicles célèbres, de remarquer judicieusement, en ramassant sa casquette, dérochée par un vol malencontreux : « Ah ! s'il n'est aucune bêtise qu'un philosophe n'aie dite, il n'en est bien aucune qu'un footballeur n'aie faite ! »

Les fanfarons, remis définitivement des émotions d'une fête à jamais célèbre dans les annales de la communauté musicale, reprennent leurs concerts, sous la présidence

d'un éminent premier piston, lauréat Genève et Turin ; inutile de le nommer, tout le monde a reconnu le citoyen de Monthey, à la chevelure flottante.

La Congrégation se reforme, plus nombreuse que jamais, ayant à son poste d'honneur l'ancien porte-éteignoir. Grand Dieu ! qu'ai-je dit... ? Un respectable, un tout aimable et digne physicien, organiste de la chapelle : M. F. Girardin, assisté dans ses fonctions de MM. Revaz H. et Thorens Ad.

Enfin, la section de l'Agaunia rouvre ses assises par les élections, qui élèvent sur le pavois MM. Revaz H. président, Bressoud J. vice-président, Devayes G. secrétaire et Gay-Crosier, fux-major. Les nouveaux élus, qui sont à la hauteur de leurs distingués devanciers, ne voulant pas rompre aux bonnes habitudes, vont payer grassement leurs galons dans une charmante fête savourée sur les hauteurs de Salvan.

Entre temps, la promenade « aux Raisins » d'antique et douce mémoire, vint apporter aux étudiants ses réjouissances coutumières, marquées au coin d'un cachet tout poétique. Voyez plutôt.

Fanfare sonnante, le bataillon défile d'un pas allègre les rues de la ville ; puis, chaque division, prenant sa direction préférée, s'en va faire une petite promenade hygiénique, pour aiguïser l'appétit : les raisins n'en seront que mieux savourés.

Enfin, voici le lieu du rassemblement. C'est une vaste prairie en amphithéâtre, qui offre à ses hôtes en fête ses plus doux coussins de gazon. Le temps est exceptionnellement beau, après une longue série de jours pluvieux.

Les « ballonistes » heureux de pouvoir chouter à pleins jarrets, sans ce soucier d'une clôture ennuyante, de traîtres platanes ou d'une malencontreuse voie ferrée, s'en donnent, s'en donnent ! « A nous l'espace ! » semblent-ils dire.

D'autres, plus calmes, arbitres judicieux, contemplent du haut d'un tertre ou d'un pan de mur entouré de lierre, les péripéties des différentes équipes,

comme autrefois les dieux, du haut de l'Olympe, suivaient avidement les héros de la guerre de Troie.

Les musiciens, à l'ombre tutélaire d'un pommier un peu en éminence, se groupent autour de leur maestro et déversent sur combattants et spectateurs, les flots de la plus douce harmonie ; tandis que là-bas, dans un coin, les bras croisés, sérieux, graves et immobiles, les surveillants sondent, de leur regard profond et scrutateur toute cette arène en joie.

Enfin, les raisins arrivent : d'immenses corbeilles remplies du plus beau doré de « Cries ». Les surveillants s'ébranlent : un coup de sifflet, et ballons de courir à la dérive, arbitres olympiques de quitter précipitamment leurs trônes, et artistes de suspendre leurs lyres aux branches du pommier.

Jamais signal si bien compris, jamais manœuvre si parfaite. Les distributions commencent, faites par MM. les inspecteurs. Et par ci, par là, prêtant l'oreille avec attention, le long de la file vous eussiez pu entendre, en sourdine, quelques légers murmures : Si seulement c'était M... qui me serve, je serais sûr d'en avoir une ou deux grappes de plus, nous faisons si bon ménage les deux ! » Et casquette de s'agiter vers M... comme pour dire : « Je suis là !... » Mais comme le gendarme est sans pitié, l'inspecteur est inflexible ; l'égalité, pense-t-il, la sainte égalité ! Et chacun reçoit sa part fraternellement.

Trois fois le signal retentit, trois fois les casquettes se remplissent.

Cependant le soleil est déjà loin derrière la Dent du Midi ; l'heure s'avance, formons les rangs ! La fanfare embouche une marche ; départ !

Puis les chants prennent leur tour ; tout le bataillon chante à gorge déployée, à pleins poumons. Le retour aux pénates s'effectue dans une joyeuse suite de mélodies qui s'entremêlent, tout le répertoire y passe ; et les derniers échos vont se perdre au fond des corridors du Col-lège, ou mourir à la Grande Allée au pied du vieux rocher.

Le petit Glaneur.